

Document 4: Deux postures de l'ère de l'expansion coloniale : André Chevrillon (1864-1957) et Ernest Psichari (1883-1914)

André Chevrillon (1864-1957), aujourd'hui bien oublié –alors qu'il fut, avant 1914 et jusqu'en 1936- un auteur très lu et respecté, mérite un détour : **son œuvre fut en effet au cœur de toute une série d'interrogations historiques, philosophiques, esthétiques** et elle **a su voir** avec acuité **un certain nombre de problèmes cruciaux soulevés par l'expansion impériale**. Chevrillon connaissait d'autant mieux toutes ces questions complexes que **sa double culture, française et anglaise (il fut agrégé d'anglais en 1887), faisait de lui un témoin averti de la réalité impériale de l'Europe**. Ce neveu d'Hippolyte Taine (qui veilla sur son éducation après la mort prématurée de son père) **eut d'autre part l'opportunité, durant toute sa jeunesse, de fréquenter un milieu parisien érudit et très informé des grands problèmes de politique coloniale**. Il sera toute sa vie bien introduit dans le groupe influent des artisans de la colonisation. **En 1905, il entreprit un premier voyage au Maroc** où il fut accueilli par son beau-frère Georges Saint-René-Taillandier, Ministre de France à Tanger. Celui-ci l'avait déjà reçu à Beyrouth en 1894. **En 1913, puis en 1917, il voyagera à nouveau au Maroc, invité par Lyautey qui était très attentif à soigner ses relations avec les écrivains et les intellectuels**. Il sera élu à l'Académie française en 1921, et siègera aussi à l'Académie des sciences coloniales. **Son œuvre fut marquée dès son premier grand récit de voyage, *Dans l'Inde* (1891), par la conviction d'être le témoin de l'un des grands bouleversements du monde, et du cours nouveau que le renforcement des politiques impériales – particulièrement en France- allait imprimer à l'histoire de l'Europe**. De ce point de vue, le premier récit, *Dans l'Inde*, est particulièrement intéressant, y compris dans certaines de ses naïvetés (Chevrillon commença à le rédiger dans sa vingt-quatrième année). Il fut publié douze ans avant celui de Pierre Loti, *L'Inde sans les anglais* (1903) qui pourtant l'éclipsera dans la mémoire littéraire. La conquête complète du pays par les anglais était chose effective depuis 1819-1820. Par ailleurs, la culture européenne avait approfondi depuis la fin du XVIII^{ème} siècle sa connaissance des textes sacrés de l'hindouisme : en 1784, la traduction anglaise de la Bhagavad-Gîtâ par Wilkins eut un retentissement européen, et Chevrillon avait pu prendre connaissance de l'édition parrainée à Oxford par Max Müller des Sacred books of the East, qui comportera en tout cinquante volumes, de 1879 à 1910. Bien évidemment, **sa vision de l'Inde devra beaucoup à la science orientaliste européenne de son temps** qui depuis une centaine d'années avait abattu un travail considérable, non sans faire des choix parfois contestables et omettre certains pans de la réalité indienne que l'on redécouvrira plus tard : **Chevrillon comme beaucoup de ses contemporains ne comprend pas l'Inde dravidienne et est surtout fasciné par la métaphysique savante (védique et vishnouïste) plus que par la religiosité populaire**. Si **c'est l'Inde «métaphysique» qui l'attire (ce qui l'inscrit incontestablement dans le sillage d'un certain orientalisme romantique)**, il fut cependant très attentif au phénomène impérial en tant que tel, et consacra de nombreuses pages curieuses au processus de modernisation technique que l'Empire britannique encourageait. Il sut décrire aussi avec un sens de l'observation souvent très ironique les colons anglais transplantés en Inde, commerçants, fonctionnaires, militaires, et qui souvent y transportaient leurs habitudes les plus insulaires. Le tableau de l'Inde tend dès lors à devenir une sorte de diptyque : il y a d'un côté l'Inde moderne, saisie dans un tourbillon de

transformations, ouverte au commerce et aux échanges, que symbolise surtout Bombay. Et à côté d'elle, certainement en dehors d'elle, et très loin dans le temps même si leurs espaces peuvent se juxtaposer quelquefois, l'Inde « indienne », comme l'écrit Chevrillon lorsqu'il arrive à Bénarès. Dès le début de son voyage, Chevrillon fut sensible à ce clivage de l'espace, qui pose, au-delà de l'anecdote, un certain nombre de questions brûlantes. Sur le bateau déjà, avant même d'aborder à Ceylan (et de s'imprégner alors d'atmosphères qu'il dépeint comme purement «exotiques»), le jeune voyageur éprouve un certain malaise : « Sous la double tente, les soirées sont pénibles : odeurs fades de cigarettes, d'huile de machine. D'ailleurs, on est las de faire les cent pas avec des connaissances de voyage, d'échanger des lieux communs à propos du général Boulanger ou de M. Gladstone, de subir toutes les banalités de cette civilisation ». Par la suite, **le récit confirmera cette ligne de partage entre un climat exotique et un climat colonial.** Le premier renvoie davantage à des sociétés qui ont su, au cours des siècles, perpétuer les intuitions premières qui les ont vues construire des styles architecturaux et des spiritualités. Leur essence est religieuse, et le sacré bouddhiste qui règne à Ceylan comme la spiritualité hindouiste de Bénarès sont aux antipodes du climat colonial moderne, tout entier tourné vers le monde matériel et l'utilité. **Tout au long du récit, Chevrillon analyse ce que nous appellerions aujourd'hui des phénomènes de globalisation (par le commerce et les routes maritimes, par la technique et les chemins de fer) qu'il oppose à la sacralité des sociétés closes, tournées vers elle-même, et certainement un certain enchantement des origines.** Les sociétés ouvertes banalisent, les sociétés traditionnelles maintiennent partout la chaleur et la ferveur du mythe et du récit légendaire. La globalisation est omniprésente, dans sa réalité sociale et économique, sans être nommée en tant que telle (Chevrillon parle plutôt d'une «généralisation» des principes utilitaristes qui sont au fondement des sociétés modernes). On la retrouve d'abord dans la grande salle de réception du navire qui traverse l'océan indien : « *Elle est très belle, cette salle, toute pleine d'Européens de passage, qui font des taches noires sur la foule blanche des Asiatiques. C'est ici comme un grand buffet posé au carrefour des grandes routes de la terre. A ces tables se rencontrent des voyageurs partis des point opposés du globe... passagers du Paramatt qui fait route demain pour l'Australie et la Nouvelle-Zélande, militaires français, passagers du Calédonien qui continuent ce soir vers Singapour et Saïgon, Chinois qui vont visiter l'Europe, Civilians anglais qui vont administrer l'Inde* ». Il y a ainsi un début de brassage –à défaut de véritable métissage- qui va par la suite caractériser toutes les atmosphères coloniales que décrit Chevrillon, à l'exception, bien sûr, des quartiers et des zones où les colons anglais ont tout simplement reproduit à l'identique leur mode de vie d'origine. A Bombay (et nous sommes alors à la fin du voyage), ce brassage provoque même un sentiment de confusion, en même temps qu'il inquiète comme la préfiguration possible d'une société future où les grandes cultures auraient toutes perdu leur style et leur singularité : « *Décidément, j'ai du mal à comprendre la physionomie de cette Bombay, trop diverse et trop confuse. (...). Partout, à toute heure du jour, le ruissellement de la foule, plus dense qu'à Bénarès, une foule bigarrée où se confondent tous les costumes de l'Asie, où se coudoient tous les types de l'humanité, Européens en jaquette, Arabes en fez, Persans, Afghans, nègres lippus, grêles Malais, Cinghalais féminins, Parsis, Juifs, Chinois en robes de soie. Probablement, depuis Alexandrie, il n'y a pas eu un tel raccourci de toute l'humanité, de ville aussi cosmopolite. Il y a ici des*

coins de Londres, des coins de Bénarès, des coins de Shanghai ». En ce sens, Bombay est bien une grande ville d'Empire, à la différence de Bénarès l'impénétrable. Ces « coins de Londres », Chevrillon les retrouvera partout en Inde, jusqu'à percevoir d'ailleurs la colonisation comme étant aussi la tentative de greffe d'un coin de l'âme anglaise sur l'âme indienne. Mais il ne cessera de poser une question qui est à ses yeux essentielle : jusqu'à quelle profondeur l'influence anglaise est-elle parvenue : imprégnation véritable ou simple vernis de surface ? Dès le début de son voyage, il avait rencontré des hindous anglicisés, qui souvent l'ont laissé perplexe, surtout lorsqu'ils lui tiennent des propos favorables à la colonisation. A Kandy, il avait déjà engagé dans le train une conversation étonnante avec un « gentleman cinghalais » qui prenait à son compte toute l'argumentation anglaise en faveur de la modernisation du pays tout en exprimant son mépris pour l' « ignorance et l'idolâtrie » du « pauvre paysan cinghalais » comme s'il était lui-même « un colon anglais ». Mais Chevrillon objecte toutefois qu'une « copie aussi parfaite n'est pas naturelle », et en observant que « cet étalage européen jure avec sa jupe blanche », il se demande si l' « imitation va plus loin que la surface » : ce qui est en cause, c'est bien sûr la résistance des cultures au processus d'occidentalisation, dont Chevrillon est à deux doigts souvent de remettre en cause la légitimité. **En Inde, et, comme il le constatera par la suite, au Maroc, la pénétration occidentale entraîne tout d'abord une démoralisation, une destruction des mœurs anciennes et de l'ordre – surtout symbolique- qu'elles construisaient. Il faut noter que cette inquiétude se retrouve dans plusieurs récits de l'ère coloniale,** et avec une force toute particulière dans *La fête arabe de Jérôme* et Jean Tharaud, constat amer et paradoxal de la destruction par le processus colonial de l'ancienne culture bédouine, porteuse de valeurs morales et sociales puissantes vouées, semble-t-il, à une implacable érosion. **Il y a chez Chevrillon le même doute sur les bienfaits ultimes d'un décloisonnement des mondes qui se traduit d'abord par la destruction d'équilibres anciens et civilisateurs.** On comprend dès lors sa fascination pour les espaces les plus préservés, au cœur de Ceylan la bouddhiste et de Bénarès l'hindouiste, quand il a l'impression de parvenir à un centre, un point de gravité où l'essence originelle des cultures n'a rien perdu encore de ses pouvoirs anciens. Il comprend alors que l'Europe, et surtout sa réalité contemporaine, façonnée par la science et une conception positiviste du monde, n'est qu' « un petit coin du globe où se poursuit un développement local et particulier de l'humanité » : voyager, au cœur des Empires, permet de prendre cette juste mesure des choses. **Le paradoxe est bien dans un processus colonial qui rapproche les cultures et en même temps les relativise et les particularise** : l'Europe, en voulant s'imposer comme le seul centre du monde, découvre qu'elle est environnée, comme noyée, dans de vastes univers culturels qui jusqu'à présent ont su se passer d'elle. Chevrillon ne va pas au-delà de cette saisie des réalités des Empires, sans trancher sur le fond : l'Inde pourra-t-elle préserver, dans le processus de décloisonnement qui l'affecte, l'essentiel de son « essence », pour reprendre le vocabulaire, évidemment romantique, du récit de son récit ? L'occidentalisation se contentera-t-elle d'être technique, commerciale, financière, sans toucher aux profondeurs religieuses d'une culture qui, comme toutes celles des vieux mondes, est « fondée, en dernière analyse, sur une certaine représentation de « l'absolu ». Quelques années plus tard, au Maroc, face à l'Islam, l'interrogation restera la même, et encore, dans les années trente, au Mzab, en Algérie. **Dans tous ces livres de Chevrillon, il est évident que la question de l'espace – culturel plus que**

géographique- est centrale en même temps que celle de la rencontre de mondes qui parfois vécut entièrement séparés, jusqu'au moment où les vastes Empires coloniaux vinrent les désenclaver. Bertrand Badie rappelle, dans *La fin des territoires*, que la notion d'Empire diffère de celle d'Etat-nation ou de colonies sur ce point précis de la vision politique de l'espace : « *Il est certain que le projet culturel qui fonde la construction impériale est peu compatible avec le principe de territorialité. Il suppose extension, rayonnement et diffusion ; il est à ce titre, rebelle à tout bornage. L'Empire ne connaît en fait qu'une identité, celle de la culture qu'il promeut et qu'il a pour objectif d'universaliser* ». Mais dans le projet colonial lui-même, il y a bien sûr la vision d'extension du principe de territorialité (le cas exemplaire fut l'Algérie), bien plus que l'invention d'une forme politique nouvelle « dotée de son propre usage du territoire qui se distingue de l'Etat-nation pour opposer, aux vertus de l'unicité, de la fixité et de la frontière, celles de la multiplicité, de la souplesse et des limes ». **Il y a bien, en ce sens, depuis la deuxième colonisation française, une littérature d'Empire, sensible à l'ouverture mondiale des voies de communication et d'échange, à la multiplicité des cultures et des « centres », à la coexistence des imaginaires, et une littérature coloniale, davantage préoccupée par les « territoires » et les frontières.** Les récits de voyage et d'aventure illustrent parfaitement la première alors que la seconde relève davantage d'une volonté coloniale constructiviste et assimilationniste. Une rapide comparaison entre André Chevrillon et Ernest Psichari permettra de mieux comprendre cette ligne de partage qui ne recoupe pas exactement la distinction classique littérature coloniale/littérature exotique.

Une génération sépare **Ernest Psichari (1883-1914)** d'André Chevrillon, mais ce petit-fils de Renan vécut comme l'auteur de *Dans l'Inde* au cœur des élites républicaines de la France d'avant 1914, lut souvent les mêmes écrivains que lui et conçut une œuvre profondément marquée par le processus colonial. La différence essentielle est de tempérament d'abord (la jeunesse de Psichari fut tourmentée et parfois chaotique), mais tient aussi aux engagements personnels et aux carrières. **Psichari fut un colonial classique, hormis sa sensibilité littéraire à fleur de peau, sa culture raffinée, et ses talents de plume,** caractéristiques que l'on retrouve ailleurs, mais qui prirent chez lui un relief bien particulier. D'abord **engagé dans l'armée de terre, il rejoignit, en décembre 1905, le 1er régiment d'artillerie coloniale, à Lorient.** Cela lui permit d'intégrer l'équipe de la Mission du Haut-Logone, dirigée par le commandant Lenfant, entre les bassins du Tchad et du Congo. **Les buts de la Mission relèvent d'une territorialité coloniale des plus classiques :** « Quand Psichari arrive en Oubangui-Chari, la présence française y est très faible et la résistance africaine vivace. Il reste à prendre véritablement possession de la colonie, à en déterminer les contours pour en maîtriser l'espace ». **Durant toute la Mission, Psichari tint un Journal qui est un document de première importance pour comprendre de l'intérieur ce que fut la vie quotidienne en même temps que les préoccupations scientifiques d'une expédition africaine comme il y en eut alors beaucoup.** En 1908, Psichari publia à Paris chez Calmann-Lévy un livre qui lui valut l'admiration de quelques grands noms des lettres françaises de l'époque (entre autres Charles Péguy) : *Terres de soleil et de sommeil*, dont la « première jetée » fut offerte au public à titre posthume dans l'édition des Œuvres complètes de 1948 sous le titre de *Carnets de route*. La vision « territorialisante » de l'Afrique est frappante dans ces deux livres. Il s'agit bien sûr de faire reculer le plus possible la part d'ombre et

d'inconnu d'un continent encore mystérieux et opaque : répertorier et identifier les populations, dresser des cartes, fixer avec une précision parfois maniaque le cours des fleuves, envisager la possibilité de nouveaux tracés de routes, établir le lexique des langues africaines, essayer de comprendre leur religion, leurs coutumes, leur organisation sociale. Dans le récit qu'il fit en 1909 de cette Mission, le commandant Lenfant résuma en quelques phrases lapidaires, et sans doute excessivement optimiste, ce désir colonial de contrôle et d'inventaire de l'espace géographique comme culturel : « *Les races ont été pénétrées et décrites, le mystère est éclairci sur leur compte (...). La Mission a soulevé l'un des derniers voiles de ténèbres qui recouvraient encore ces régions du Continent noir* ». **Psichari n'émettra jamais de réserve à cet égard, mais il aura une manière beaucoup plus littéraire d'inscrire l'Afrique dans l'imaginaire européen et français, et donc de réduire son étrangeté et sa distance. Il faut relire dans cette perspective les belles pages qu'il consacre, dans *Carnets de route*, au « romantisme » de l'Afrique, qui est sans cesse décrite en référence à des œuvres occidentales : « *De larges vallées boisées nous entourent, et nous nageons ici dans le Lamartine le plus pur. Nullement exempt de mystère, ce Nao, farouche et lumineux Walhalla ! Ici, Wotan et Brunnehilde au yeux glauques habitèrent peut-être avant l'exil dans la brume* ». Dans *Terres de soleil et de sommeil*, le monde antique est invoqué à longueur de pages pour faire de l'Afrique contemporaine une sorte de miroir de cet univers perdu** : un enfant gonflant ses joues ressemble à un triton, ailleurs, on se retrouve dans des atmosphères homériques, mais le drapé des femmes peut aussi bien renvoyer à l'Orient, un Orient qui n'est jamais perçu comme totalement étranger à l'Europe, puisque la Grèce en est l'un des visages. Certes, tout comme dans les récits de Chevrillon que Psichari avait sans doute lus, il arrive que l'on éprouve un sentiment plus inquiétant : celui d'être face à des réalités impénétrables que l'on a peut-être l'illusion de pouvoir expliquer. Mais pour l'essentiel, le devoir du colonial est de créer de la ressemblance, en inscrivant la réalité africaine dans des frontières stables, en la fixant et la déterminant.

Il est sans doute possible de relire beaucoup de textes de l'ère de l'expansion à partir de ces deux postures, qui, certes, ne sont pas toujours séparées de façon trop tangible. Il s'agit plutôt dans l'un et l'autre cas d'une sensibilité, d'une tonalité dominantes que laissent s'exprimer les textes. L'imaginaire territorial des littératures coloniales, dans l'acception stricte et précise de ce mot, voisine avec des représentations plus fluides des cultures et des espaces, où les thèmes de l'éloignement, de la diversité, de la pluralité des centres s'accommodent plus facilement de l'héritage culturel de l'exotisme. L'imaginaire colonial est sans doute l'expression, historiquement très datée, d'un imaginaire impérial autrement plus vaste, où s'expriment avec sans doute davantage de force les enjeux –aujourd'hui éclatants– d'une littérature mondiale dont nous percevons désormais qu'elle est la lointaine conséquence d'un processus fort ancien de décloisonnement des mondes : et surtout le creuset, de nos jours, de toutes nos modernités culturelles.